

Les amours de Gilbert

Annie m'avait, la veille, donné rendez-vous pour le lendemain à Cordelio, au café sis au bord de l'eau, à côté du débarcadère, où elle devait se trouver en compagnie de son amie, Mme Daumas. À l'heure convenue, j'y arrivai et ne l'y trouvai pas. Je pris place à une table et commandai une consommation. Au bout de trois quarts d'heure d'attente, j'allais me résigner à partir quand, tout à coup, j'aperçus Annie. Elle stationnait, en robe lilas clair, son manteau sous le bras, au milieu d'un groupe de jeunes filles, à l'angle de la rue du bazar. Je déposai vivement sur le tapis une pièce de monnaie et me levai sans prévenir le garçon. Comme je m'éloignai, un gamin à casquette de collégien s'approcha, vida l'eau restée dans mon verre et empocha la pièce de monnaie. Un moment, je supposai que ce garçon était attaché à l'établissement, mais presque aussitôt je le soupçonnai d'y être étranger et d'avoir dérobé la pièce. Mon amour-propre en fut de suite contrarié. Je ne voulais pas qu'on crut que j'étais parti sans payer. Et puis, ce larcin en me révoltant avait éveillé en moi l'idée de justice. J'appelai le garçon, lui demandai s'il avait encaissé et, sur sa réponse négative, lui racontai ce qui s'était passé. Mais l'enfant, voleur mal endurci tourmenté sans doute par le remords, rôdait à quelque distance de la table. Il perçut la discussion, nous aborda, exposa qu'il avait cru la pièce abandonnée, et la rendit. Sur ce, le garçon de café et moi, pareillement indignés, semonçâmes comme il convenait le voleur. Après quoi, je lui bonifiai magnanimement la pièce et réglai le garçon une seconde fois. Cet incident liquidé, je cherchai Annie des yeux et constatai qu'elle avait disparu.

Je m'engouffrai aussitôt dans la rue du Bazar, au pas de course, avec l'espoir de l'y rattraper. À hauteur du Cinéma Halé, je rebroussai chemin et débouchai sur les quais. Je l'aperçus de nouveau alors : elle avait, à présent endossé son manteau orange par-dessus sa robe lilas, dont on voyait dépasser le bas de la jupe. Une personne, fluette et courte, vraisemblablement Mme Daumas, l'accompagnait. Une cinquantaine de mètres me séparait des deux femmes. Je me mis à courir et, les ayant rejointes et dévisagées, je reconnus deux juives renfrognées de Cordelio qu'on voyait depuis cinq ans évoluer inmanquablement sur les quais entre cinq et six heures.

Pour regagner le temps perdu et atteindre, si possible, Annie rue du Bazar, je pris une voiture. Je fis arrêter à la gare et, prenant mon parti, poussai jusque chez Mme Arcas. Je pénétrai dans la maison par la porte de service qui était, on s'en souvient, celle du jardin. Annie, Mme Arcas et Mme Pagy y devisaient tranquillement, assises autour de la table. À mon entrée, la vieille dame s'esquiva et je demeurai seul entre Mme Arcas et Annie. Je parlais avec effort. Ayant trop longtemps attendu et cherché Annie, j'étais comme accablé de la voir. Les lieux-communs que j'essayai de dire alternaient avec de longs silences. Je souhaitais pouvoir lui causer en a parte. Ne sachant quel moyen employer, je finis par solliciter un verre d'eau, dans l'espoir que Mme Arcas irait le quérir. Mais elle en chargea mon amie. Alors, n'y tenant plus, je me levai d'un air délibéré et la rejoignis à la pompe que masquait l'obscurité et la verdure. Là, en un discours désordonné, je lui exposai avec volubilité mes déconvenues. Je voulus savoir si c'était elle que j'avais entrevue sur les quais, à l'angle de la rue du Bazar. Elle hésita avant d'en convenir, non point que, ne m'y ayant pas trouvé, elle songeât à me mentir, mais elle aurait voulu, pour mettre son amour-propre à couvert, cacher qu'elle m'avait vainement chercher.

J'avais convenu avec elle quelques jours auparavant que, le lendemain vendredi, nous irions elle et moi nous promener en compagnie de Lucien et de Christiane. Je le lui rappelai et lui demandai si elle était toujours d'accord. Elle répondit ingénument non. Elle devait sortir avec M. et Mme Arcas, qui avaient invité au Club de Cordelio certain commis-voyageur. De plus Sotirakis était annoncé. De toute manière, elle ne pouvait venir avec nous, "ayant donné sa parole" aux Arcas. Je répliquai qu'elle me l'avait donnée à moi, avant de la leur donner, et qu'elle se trouvait de la sorte moins engagée envers eux qu'envers moi. Puis je me fis enveloppant et, par des trésors de dialectique, d'insistance et de tendresse, réussis à la persuader de lâcher les Arcas et de sortir avec moi. Le soir, en regagnant l'embarcadère, je croisai Arcas père dans la rue. Il me proposa de m'emmener dîner chez lui. J'acceptai avec l'espoir que, de son côté, Mme Arcas aurait retenu Annie. Je la retrouvai en effet et, durant toute la soirée, ma joie scintilla comme un soleil.

À table, Arcas fit allusion à la journée du lendemain. Il rappela à ces dames qu'il comptait absolument sur elles. J'étais ravi de penser qu'Annie, à cause de moi, lui ménageait une déception. Et, à l'avance, je me réjouissais de sa déconvenue quand il se verrait réduit, pour distraire son commis-voyageur, à la seule et précaire compagnie de Sotirakos.

Après dîner, Annie et madame, chaperonnées par le jeune Pagy, me reconduisirent jusqu'au débarcadère. Je rentrai à Smyrne l'esprit libre et le cœur content, et je marquai d'une pierre blanche cette journée commencée par des présages hostiles.

Nous devions nous rencontrer au débarcadère de Cordelio le lendemain à 4 heures. Je comptai prendre le bateau qui part d'Al-Sandjak à 3h30 pour être précis au rendez-vous. Annie et moi serions retournés à Smyrne rejoindre Lucien et Christiane ; et comme celle-ci, entre temps, avait refusé de sortir avant six heures, je me délectai à l'idée que, de cette manière, j'aurai deux heures de tête à tête à passer avec Annie. Mais le lendemain, Maurice

et Lucien vinrent me voir après déjeuner. Comme nous disposions d'un peu de temps, nous nous mîmes à jouer au bésigue. Malheureusement, la dernière partie se prolongea et ne finit qu'à 3 heures. Il me restait encore à me raser et m'habiller. J'eus beau me hâter, quand j'arrivai au débarcadère, le bateau venait de démarrer. Il n'y en avait un autre que vingt-cinq minutes plus tard. Lucien, avec une malencontreuse inconscience, s'était spontanément offert à m'accompagner. Comme d'habitude, nous tergiversâmes avant de nous résigner à la seule solution possible qui consistait à prendre une auto. Nous en découvrîmes une à l'extrémité des quais, du côté de la Pointe, et partîmes pour Cordelio exactement à quatre heures moins dix minutes. Nous y arrivâmes à quatre heures vingt et, naturellement, nous ne trouvâmes pas Annie au débarcadère. J'enjoignis au chauffeur de suivre la rue du Bazar où nous pourrions peut-être la rejoindre et me perdis en conjectures sur les chances que j'avais de la rattraper. Je me disais que, venue au débarcadère entre quatre heures cinq et quatre heures dix, elle avait sans doute patienté jusqu'à quatre heures douze ou quinze. À supposer qu'il lui fallût en marchant à une allure moyenne, dix ou quinze minutes pour regagner sa maison, une rencontre n'était pas à exclure logiquement ; mais elle n'intervint pas...

Nous dûmes, en désespoir de cause, recourir aux offices de Mme Arcas. Nous fîmes arrêter l'auto devant la porte du jardin et, laissant Lucien dans la voiture, j'entrai seul dans la maison. C'était l'heure de la sieste. Mme Arcas me reçut sans paraître surprise de me voir. Dans le salon, M. Arcas G. J. B. travaillait devant la table encombrée de factures et de lettres commerciales. Il ne parut pas davantage surpris. Mme Arcas parlait à voix basse comme dans une chambre de malade ou comme, à trois heures du matin, dans une maison où tout le monde dort. Je lui exposai mes ennuis avec beaucoup de surexcitation. J'avais donné rendez-vous à 4 heures à Annie. Nous devions nous rendre à Smyrne pour rejoindre mes amis et faire une excursion en bande. Malheureusement, j'avais été retardé par une panne d'auto survenue en route.

J'affectais d'être surtout ennuyé d'avoir dérangé et contraint Annie de m'attendre ; mais Mme Arcas, comme pour me rassurer, me déclara avec beaucoup de calme que selon toute vraisemblance Annie ne s'était pas dérangée. Elle devait précisément sortir avec M. Arcas et elle-même. « Aussi, me dit-elle, je trouve étrange qu'elle vous ait promis de venir. Elle s'est engagée envers M. Arcas, qui tient beaucoup à ce qu'elle nous accompagne étant donné qu'il a invité un voyageur – Elle l'a peut-être oublié ? – Mais non, puisque M. Arcas le lui a rappelé – Quand ça ? – Hier, et ce matin encore – Et qu'a-t-elle répondu ? – Qu'elle était d'accord, naturellement ».

Et Mme Arcas parlait de son mari avec un tel respect qu'on retirait l'impression qu'un engagement pris envers lui ou une invitation de sa part avaient le caractère inviolable d'un serment et la valeur militaire d'un ordre.

Je conservais néanmoins des doutes quant aux intentions réelles d'Annie. Je voulus être édifié. Par des phrases indirectes, j'amenai donc Mme Arcas à lui écrire. Elle monta dans sa chambre préparer un billet, ou fit semblant. Elle chargea son jardinier de la porter à Annie, non sans lui avoir causé à voix basse. Nous le suivîmes jusqu'à la porte du jardin.

Cependant, Dandoria, dans l'auto, attendait toujours. Quand parut Mme Arcas, il lui déclara à brûle-pourpoint, et de son air le plus ambigu qu'elle méritait d'être rossée. Déjà elle souriait d'aise car mon emballement pour Annie auquel faisait évidemment allusion Lucien, elle le considérait comme son œuvre, ou mieux comme un exploit redevable à son intelligence et à sa capacité. Mais Lucien, brouillant son jeu, reprit du ton le plus naturel : « Vous méritez d'être rossée, madame, parce que vous ne m'invitez plus à dîner ! ».

Le jardinier rapporta bientôt le billet. Mlle Annie avait quitté sa maison à 4 heures moins un quart, pour se rendre chez Mme Daumas. Pour sûr, me dis-je, Mme Daumas n'est qu'un prétexte. Annie est sortie à 4 heures moins un quart pour aller au-devant de moi.

La maison des Daumas, ainsi que Mme Arcas me l'apprit, était sise non loin de la sienne en face d'un terrain vague. Elle se mit en devoir de m'indiquer le chemin pour le cas où je voudrais aller y relancer Annie. Préoccupé, j'écoutais ses explications sans les comprendre. Je n'en retins qu'un seul détail, celui du terrain vague, et pris congé de Mme Arcas. Certes, me mettre, surtout en compagnie de Lucien, à chercher la maison au terrain vague, était une entreprise à rejeter.

Nous décidâmes donc de retourner à Smyrne en auto. Parvenus cependant à hauteur du débarcadère, je demandais au chauffeur d'arrêter. Annie y était peut-être revenue dans l'espoir qu'ayant manqué le bateau de 3 h. 30, j'avais peut-être pris le suivant. Le débarcadère était vide. Comprenant alors que, sans recours possible, il me fallait abandonner Cordelio, c'est-à-dire la possibilité de rencontrer Annie, je sentis la force nécessaire me manquer. Depuis plusieurs minutes, d'ailleurs, la velléité de rester à Cordelio me travaillait. En sortant du débarcadère, j'en avais pris la résolution. Honteux de ma faiblesse, mais préparé à en subir les humiliations, je demandais à Lucien de rentrer à Smyrne sans moi. « C'était prévu ! » me répondit celui-ci. Il ne fit pas plus de difficultés, et l'auto démarra me laissant seul sur les quais.

Pourquoi étais-je resté à Cordelio ? Parce que, tout simplement, je conservais l'espoir de retrouver Annie. Comment ? Où ? Seigneur ! que ces questions sont oiseuses ! Un amoureux, c'est-à-dire un homme affligé d'une maladie mentale, raisonne-t-il ? analyse-t-il ses espérances ? Et puis, étais-je sûr après tout que, d'un moment à l'autre, je ne la verrai pas surgir au tournant d'une rue ? En quittant le débarcadère, elle s'était rendue chez Mme Daumas. Ne pouvait-elle pas en sortir d'un moment à l'autre ? Ne pouvions nous pas ainsi nous croiser ? Peut-être aussi qu'en rôdant, je l'apercevrai devant la fenêtre ou la porte d'une maison. Le hasard est si fertile en combinaisons. On ne sait jamais.

Et je me suis mis, dès lors, à déambuler dans les rues. On était au mois de mai, mais le soleil avait déjà sa vigueur et son éclat estivaux. Les rues, silencieuses, rayonnaient. De rares passants pressaient le pas. Parfois une femme apparaissait à l'autre bout de la rue et avançait. Pour peu qu'elle fut élancée, mon cœur battait. C'était peut-être Annie. Dix fois, je crus la reconnaître ; par dix fois je fus déçu.

J'allais errant au hasard, m'orientant toujours du côté où, par approximation, je situais la maison Daumas. Mais aussitôt que j'apercevais un terrain vague, je prenais le côté opposé. Je souhaitais en effet qu'elle me rencontrât dans la rue et non qu'elle me surprit rôdant aux alentours de la maison Daumas, comme si le seul fait, après un rendez-vous manqué, d'errer à pareille heure dans les parages, ne suffisait pas à trahir mes espoirs et mes mobiles secrets.

Cependant, après avoir longtemps erré en vain, je me sentis tout à coup découragé et je résolus incontinent de retourner à Smyrne. Mais devant l'embarcadère une idée consolante me traversa l'esprit et me frappa autant que si je venais de faire une découverte. Cette idée était que, si je le voulais, je pourrais plus tard, le cas échéant, remonter à Cordelio. Mais j'étais encore indécis. Je me souhaitais la force nécessaire de résister à la tentation. De la sorte, Annie se verrait le lendemain dans l'obligation de m'écrire pour reprendre contact avec moi.

À Smyrne, d'ordinaire, le bateau qui va à Cordelio se croise avec celui qui en retourne, mais celui qui s'y rend accoste en premier lieu. Or, ce jour-là, les deux bateaux accostèrent par hasard l'un contre l'autre : celui qui venait de Cordelio tout contre celui qui s'y rendait ; et au moment où, pour débarquer, je traversai le second bateau, j'entendis quelqu'un m'appeler. Je levai la tête et je vis Sotirakos sur le pont. Il venait de rencontrer Christiane Michel et Lucien se dirigeant, en voiture du côté du Konak et avait tenu à m'en prévenir. Je le remerciai pour le renseignement, non sans ajouter qu'en ce qui me concernait, il était probable que je retournerai à Cordelio.

« On vous attend chez les Arcas, lui dis-je, content de me montrer renseigné. Probablement, nous nous retrouverons au club. Dans les préoccupations de la journée, j'avais perdu de vue la visite de Sotirakis chez les Arcas. Et bien entendu, je repris le bateau suivant.

À l'embarcadère de Smyrne, un camelot vendait la "Vie parisienne". Je l'achetai pour la première fois de ma vie : ma lassitude était telle que l'idée de lire quelque chose de futile me faisait savourer à l'avance comme la douceur d'une détente. Je fus d'ailleurs incapable d'achever un seul article. Chaque page, chaque trait me paraissait insignifiant, fade ou ennuyeux, soit qu'ils le fussent en réalité ainsi que j'incline à le croire, soit que mon humeur fût telle que rien ne la pût divertir. À Cordelio, à peine débarqué, j'aperçus, installés sur le perron du club, Arcas père et, à côté de lui, un monsieur coiffé d'un panama, sans doute le commis-voyageur.

Je me dis aussitôt : « Puisque Annie et Mme Arcas ne se trouvent pas au club, c'est qu'elles n'ont pas encore quitté la maison ou qu'à cette heure, elles sont en route ». J'accédai dans la rue du Bazar et, en effet, à mi-chemin je croisai Mme Arcas et Annie. Je les abordai immédiatement. Avec des flots de paroles pressées, j'exposai à Annie les mésaventures de ma journée, mes désappointements, mon après-midi gâchée, mes courses vaines.

« Tiens, lui dis-je, pour te faire comprendre à quel point je me suis énervé... ». Et montrant la "Vie parisienne", « J'ai acheté cette idiotie pour me distraire ».

Et, pareil à ce matelot en colère qui brisait les verres pour se calmer, je déchirai furieusement, sous l'œil glacé d'Annie, l'hebdomadaire frivole.

« Dommage de l'avoir déchiré, déclara-t-elle simplement, tu aurais pu me le donner. Moi, je trouve ça très gentil ».

Cependant, tout en nous acheminant vers le Club, Annie que j'avais prise un peu à l'écart, me fournissait des explications. Elle était venue au débarcadère à 4 h. 5, y avait jeté un coup d'œil et, ne m'ayant pas aperçu, s'en était aussitôt retournée. Peu de temps après notre départ, elle était à son tour arrivée chez les Arcas. Elle me déclara qu'elle ne comptait pas sortir avec moi – car elle avait réfléchi et vu qu'il ne lui était pas possible de lâcher les Arcas ; elle ajoute qu'elle ne s'était rendue au débarcadère que pour me prévenir. Et pour bien marquer qu'elle disait vrai, elle appuya son récit en soulignant : « D'ailleurs, j'y suis venue sans chapeau... »

Je m'enquis alors de Sotirakos. Il ne s'était pas, paraît-il, présenté chez les Arcas. J'en fus surpris et mis les deux femmes au courant de la conversation que j'avais eue avec lui à bord.

« Je ne sais rien, répondit sèchement Mme Arcas. Je sais seulement que M. Arcas, qui a invité cet étranger, ne veut personne avec nous ». J'avais compris. Quand nous fûmes parvenus à l'angle du Bazar, je pris congé de ces dames et, blessé dans mon amour-propre autant que dans mon amour, je ne demandai plus qu'à disparaître.

J'errai encore quelque temps, au hasard sur les quais, dans la direction opposée au club, puis revins à l'embarcadère. De là, je distinguais nettement le groupe du perron : Annie qui paraissait très occupée à causer avec l'homme au panama mais qui (m'avait-elle aperçue ?) tournait tout le temps et comme malgré elle ses regards de mon côté ; M. Arcas, solennel et ventripotent comme d'habitude ; Mme Arcas qui assistait sans participer à la conversation, de l'air morne et ennuyé d'une duègne.

Je pris un billet pour Kokaryali où j'espérais trouver Christiane et Lucien, mais le bateau, ayant à faire plusieurs escales, n'y toucha qu'à neuf heures du soir. J'eus tout juste le temps de courir jusqu'au café de la jetée et, après avoir constaté que Christiane et Lucien ne s'y trouvaient pas, de sauter dans le même bateau qui retournait à Smyrne où j'arrivai, excédé et rompu, vers dix heures.

Une heure plus tard, je poussai jusque chez Salih. Mon intention était de voir Mentzen, mais j'avais surtout l'espoir d'y rencontrer Annie qui pouvait bien y être allée accompagnée du voyageur et des Arcas. Après quelques minutes d'entretien avec Mentzen, je sortis sans avoir remarqué personne d'intéressant.

Le lendemain, Annie fut exacte au rendez-vous et je relaterai, tout à l'heure, l'entretien que j'eus avec elle. Mais ce qui dès l'abord m'intrigua, fut l'assurance avec laquelle elle précisa qu'on m'avait vu la veille entrer chez Salih vers 11 heures du soir, échanger quelques mots avec Mentzen et repartir aussitôt. De qui tenait-elle ces détails ? Interrogée, elle répondit d'abord qu'elle avait, elle aussi, son service de renseignements. Mais elle m'avoua finalement qu'elle s'était trouvée elle-même chez Salih où elle avait dîné avec les Arcas et Sotirakos. Curieux de voir si je serais arrivé à m'apercevoir par moi-même de leur présence, ils avaient évité de m'interpeller, et je m'étais éclipsé avant qu'ils eussent eu le temps matériel de me faire signe.

Je demandai : « et le commis voyageur ? – le commis-voyageur ?

Et comme quelqu'un qui, se reportant à un passé lointain, retrouve tout à coup le fil oublié d'une très vieille histoire :

« Le commis-voyageur ? Ah oui ! Eh bien ! il n'est pas venu. – Ce n'est pas possible ! Je l'ai vu avec vous sur le perron du Club. – Sur le perron du Club ? Ah ! je vois. Celui que tu prenais pour le commis-voyageur était simplement Sotirakos ».

Erni retrouvée

Le dimanche 20 décembre 1931, par un après-midi pluvieux, j'étais sur la plate-forme d'un tramway, en train de méditer après une lecture de Freud sur la nature du plaisir et du désir. La tension intellectuelle à laquelle je me contraignais était douloureuse : j'essayais de m'expliquer le pourquoi du plaisir. Par incapacité de reposer ma pensée sur une solution qui me satisfait, j'en étais arrivé à un tel état d'anxiété à une sensation si nihiliste que je me demandais si plaisir ou désir existaient.

Tout à coup, et comme le tramway allait s'arrêter au terminus du Konak, j'aperçus Erni qui venait de le dépasser en sens inverse. J'éprouvai aussitôt l'irrésistible besoin de courir derrière et de la rattraper. Je sautai du tramway et, remettant à plus tard d'établir les causes du plaisir, je profitai, sans l'analyser, de celui qui s'offrait par hasard.

Au bruit de mes pas derrière elle, elle s'était retournée, me reconnut et son visage rayonna de contentement. Je n'avais plus abordé Erni depuis le jour où, peu de temps après la mort de ma tante, j'avais eu avec elle la conversation que j'ai rapportée. Mais je l'avais cependant entrevue deux fois : d'abord furtivement sur les quais un jour que j'y passais en auto avec Edward la Fontaine ; ensuite, derrière les vitrages d'Aligalip un après-midi que j'y attendais Annette et Lucien Arcas.

J'avais alors été particulièrement frappé par sa démarche bien balancée de fille du peuple devenue un peu matrone et encore désirable pour tout le monde, du moins encore capable d'exciter le désir des hommes mûrs et des amateurs du "morceau".

...